

Verbe en feu

Partant d'une maladie du langage, Ben Marcus déploie un conte philosophique hallucinatoire.

Ce livre est un paradoxe vivant. Son argument reposant sur la destruction par le langage, il eût dû logiquement s'autodétruire entre les mains du lecteur que nous sommes, contaminant nos langues et nos neurones. Car auprès de leur fille Esther, Claire et Sam contractent la « *fièvre du langage* », à l'instar de tous leurs concitoyens. À la lisière de la science-fiction, de l'horreur lovecraftienne et de l'érudition linguistique, le roman de Ben Marcus est un rare Objet Romanesque Non Identifié.

Combattant contre les mots et leur fatalité, Sam est un héros opiniâtre. Il quitte l'insolence terriblement logique de sa fille, bien trop dangereuse, laisse sa femme comme morte, fuit les parcs de jeux et la ville entière contaminés par le babil, le raisonnement et les cris enfantins, pour rejoindre un laboratoire où tenter de concocter des « alphabets » immunes. Car il lui faut obéir à un commandement sacré : « *N'élevez pas la langue au service du carnage* ». À force de recherches et de péripéties éfarantes, dans le silence et « *derrière la ligne de murmure* », il obtient « *que le sérum Jeu d'Enfant soit efficace* ».

Mais le nid d'étrangeté de ce récit ne s'arrête pas là. Les personnages centraux appartiennent à une étrange confrérie de « *Juifs sylvestres* » et « *reconstructionnistes* », dont le culte est ainsi fait : dans une cabane cachée, « *équipée de technologie luciole* », ils vont « *écouter un sermon remonter de la terre* », dont il ne reste parfois que « *des os de langage* ». Est-ce la crainte de les voir manger l'« *alphabet pur* » de Dieu qui les éloigne de leurs concitoyens ; à moins que ce dernier soit également, et originellement, corrompu... Faut-il comprendre que la parole de la judaïté devient une source d'infection ? Pourtant, Juifs ou non, et pour reprendre le vers de La Fontaine, « *Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés* ».

Le rôle des enfants est éprouvant : si ce sont eux l'origine de cette peste cruelle qui fatigue les organismes et les mène à la consommation, ils sont une métaphore du conflit des générations, à la suite duquel les descendants sont destinés à enterrer leurs géniteurs. Ces jeunes meurtriers – consciemment ou non – ne sont pas sans évoquer ceux que J. G. Ballard met en scène dans *Sauvagerie*, afin de les découvrir en massacreurs de toute leur famille.

Malgré l'apparente simplicité de l'événement perturbateur, le roman de Ben Marcus est un formidable et flamboyant opérateur d'images poétiques, attendrissantes ou terrifiantes, un creuset de pensée philosophique et ésotérique, dans laquelle « *comprendre n'apporte rien* », et que nous devrions peut-être interpréter comme l'envers d'une nouvelle Torah, d'une apocalypse linguistique.

Il ne faut tempérer notre enthousiasme que d'un seul bémol. Ben Marcus, dont *Le Silence selon Jane Dark* (Cherche Midi, 2006) nous avait déjà alertés, aurait probablement gagné à ne pas nous révéler dès les premières pages la cause de ce terrible dépérissement. Que de voluptés narratives nous eût-il offertes s'il avait daigné installer un plus réel suspense ? Si par une plus angoissante enquête on eût découvert les symptômes, le diagnostic et combien la parole pourrissait ces corps et ces vies...

Reste cependant un apologue empoisonné sur l'aporie de la communication : alors que le langage est le propre de l'homme, est la source de son développement civilisationnel, ne devient-il pas avec Ben Marcus un virus délétère ? « *Il faut se dépendre du langage* » dit le héros de *L'Alphabet de flammes*. Au lecteur de tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de prononcer des clichés, des paroles meurtrières, comme celles de la vilaine sœur des « *Fées* » de Perrault, à qui il sort « *de la bouche ou un serpent ou un crapaud* ». Ou comme celles de nos pires dictatures et de leurs holocaustes.

Thierry Guinhut

L'ALPHABET DE FLAMMES

DE BEN MARCUS - Traduit de l'anglais (États-Unis) par Thierry Decottignies, Éditions du Sous-sol, 344 pages, 22 €

LE BRUIT DES AUTRES D'AMY GRACE LOYD

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Esch, Stock, 270 pages, 20 €

Repliée dans sa solitude et son chagrin, une jeune veuve arpente les rues de Brooklyn. « *Le mode de vie américain nous pousse à suivre un processus de renaissance triomphante* » songe Celia, fermement convaincue qu'elle n'est pas concernée par ce schéma. Elle a néanmoins trouvé une forme de réconfort dans ce petit immeuble dont elle est propriétaire et dont elle a choisi soigneusement ses locataires. L'essentiel est que chaque locataire respecte la vie privée de ses voisins. À l'image de sa personnalité elle veut gérer les trois petits appartements qu'elle loue comme autant de petits sanctuaires.

Le premier roman d'Amy Grace Loyd est le récit très métaphorique de murs qui vont inexorablement tomber en même temps que la carapace dans laquelle s'était enfermée Celia volera en éclats. Les événements affectant ses trois locataires n'ont rien de bouleversant. George un enseignant vivant seul va partir quelques mois en Europe et laisse son appartement à une amie récemment divorcée, Hope. Le jeune couple Braunstein semble traverser une crise et un soir le vieux capitaine de ferry qui occupe le dernier étage ne rentre pas... Mais cela suffit à Amy Grace Loyd pour décrire un univers fragile qui par ses vacillements va déstabiliser les certitudes de Celia, modifiant son rapport aux autres et au monde. La recherche du capitaine disparu, ses interrogations sur le jeune couple vont la conduire à des comportements dont elle ne se serait pas crue capable. Et surtout Hope, dont l'arrivée ne l'enchantait guère, va bouleverser sa vie.

Des bruits de violence viennent de l'appartement qu'occupe Hope, des jeux sexuels qui troublent Celia. À elle aussi, il est arrivé de vivre des relations dévalorisantes. Autodestruction ? Libération ? Elle découvre surtout qu'elle n'est « *à l'abri de rien* » et surtout pas des effets de ce mélange explosif que forme le chagrin associé à des tentations érotiques.

Yves Le Gall